

Jean-Renaud Camus

ROMAN  
FURIEUX



P.O.L

Extrait de la publication







# Roman Furieux

## ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus*, Passage, *Éditions Flammarion*, collection « *Textes* », 1975.
- II. *Denis Duparc*, Échange, *Éditions Flammarion*, collection « *Textes* », 1976.
- III. 1 *Renaud Camus & Tony Duparc*, Travers, *Éditions Hachette/P.O.L*, 1978.  
2 *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert*, Été (Travers II), *Éditions Hachette/P.O.L*, 1982.

Autres livres de Renaud Camus :

*Chroniques autobiographiques* :

Tricks, *Éditions Mazarine*, 1979. Nouvelle édition complétée, *Persona*, 1982.

Journal d'un Voyage en France, *Éditions Hachette/P.O.L*, 1981.

*Roman* :

Roman Roi, *Éditions P.O.L*, 1983.

## MISCELLANÉES

- I. Buena Vista Park, *Éditions Hachette/P.O.L*, 1980.
- II. Notes achriennes, *Éditions Hachette/P.O.L*, 1982.
- III. Chroniques achriennes, *Éditions P.O.L*, 1984.
- IV. Notes sur les manières du temps, *Éditions P.O.L*, 1985.

**Jean-Renaud Camus**

# **Roman Furieux**

***P.O.L***  
**8, Villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>**

© P.O.L éditeur, 1987  
ISBN : 2-86744-076-9

*A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve  
Jamais, jamais...*

**Baudelaire.**

*A l'usage des lecteurs qui n'auraient jamais fait le voyage en Caronie, ou qui n'auraient pas lu Roman Roi, on a placé en fin de volume un court rappel de ce que recouvrent certains noms propres.*

*Quelle étrange folie lui montrait  
une couronne, un sceptre, un trône  
même, là où je n'apercevais qu'un livre  
ouvert, un encrier, une plume aban-  
donnée ?*

Denis Smadaj,  
*Le Château de Fraz.*

Que le jour précédât de si longtemps le soleil, nous ne le savions ni lui ni moi, et nous en étouillions tout en marchant. Crépuscule du matin, plus pâle que l'autre, plus gris, tellement plus froid : la lumière n'a pas encore touché la ville, les avenues allongées l'ignorent, les pierres ne l'ont jamais connue. Les monuments non plus n'en ont aucun souvenir, et nous doutons du nôtre. Dans les jardins silencieux, les buissons écartés serrent frileusement, encore, sous leurs poussiéreux feuillages, de grands pans de nuit mate, sans épaisseur, inhabitable. Il fera très chaud, c'est certain, et la chaleur, même, est déjà là, sans doute. Mais les yeux ni le cœur ni l'esprit ne la perçoivent, ne la ressentent. Ou bien, peut-être, est-ce nous qui sommes sombres, embrumés de tristesse et de regret, d'absence et d'obscurité. Nos corps sans ombre ne peuvent plus croire à la clarté qu'ils désirent trop.

On s'est battu tout récemment, dans ces parages. La mitrailleuse régnait sur les larges trottoirs, les balles ricochaient sur les fûts des colonnes brisées, le sable a bu le sang des combattants et celui de l'éternel promeneur,

l'étranger au conflit, le passant du mauvais moment. Les poètes manchots des allées du parc, les ministres oubliés des ronds-points, les Vertus, la Mémoire, la Patrie, ont le nez cassé de frais. Le grand stade béant a servi de prison à tous les pouvoirs et à toutes les factions, de centre de regroupement pour tous les suspects avant leur déportation vers les îles, vers l'étranger ou vers les camps de l'intérieur. On exécutait à l'aurore parmi les ruines, celles des siècles et celles d'hier. Aux gradins poreux de cirques depuis toujours effondrés, aux arcs triomphaux d'accès à des terrains vagues, à telle miraculeuse architrave, sans support, de méchants immeubles éventrés de la saison exposent leurs étages soufflés, leurs papiers à fleurs, les cadres à peine de guingois de leurs photographies d'aïeux et leurs escaliers suspendus dans un vide de cauchemar, cruel présent du réveil.

Le gouvernement, néanmoins, a la situation bien en main dans la capitale, désormais. On n'entend plus que certains coups de feu lointains, témoins d'escarmouches épisodiques dans la montagne proche. L'armée officielle et ses alliés tiennent solidement les principales cités du pays, les ports et presque tous les chefs-lieux de province. Les rebelles ne contrôlent plus que les massifs les plus reculés de la péninsule, et surtout quelques régions du Nord, dont le régime espère réduire la résistance en les coupant du reste du territoire. De l'avis général, ce n'est plus qu'une question de temps.

Les bombardements et les combats de ces dernières années, de ces derniers mois, les fureurs de l'occupant et l'acharnement de la misère, par les destructions qu'ils ont causées et les abandons qu'ils ont entraînés, ont accentué l'isolement majestueux de l'Acropole, sans trop lui nuire directement, me semble-t-il. Les bâtiments à demi démolis ou tout à fait écroulés ménagent sur la colline sacrée des vues nouvelles, étonnantes, dramatiques. Il ne me souvenait pas que le grand boulevard qui la longe, au sud, et qui passe au

ped de l'odéon d'Hérode Atticus, fût tout à fait si vide. Le suit-on en direction de la colline des Muses, comme nous avons fait, l'on n'a plus à main gauche que des palissades souvent renversées, déjà, s'efforçant à cacher des travaux interrompus, des reconstructions prématurées, les rixes de chats sauvages en hordes miaulantes, des baraques de fortune, les jardins potagers improvisés parmi les crevasses de la guerre.

Entre les lauriers-roses en fleurs, les oliviers et les rochers, nous sommes montés jusqu'au mausolée de Philopappos.

« Vous voyez : un petit prince vassal, un exilé, un voyageur enchanté. Il a voulu être assis pour toujours face à la ville qui l'avait ébloui, et il y reste seul, ou presque, à guetter avec nous l'apparition du soleil.

— C'est le saint patron des touristes.

— Oui, mais il a encore un nom, un visage, un corps plutôt idéalisé, sans doute, et même un peu d'histoire ; tandis que les Athéniens de son temps, qui probablement ne voyaient en lui qu'un riche étranger à plumer, et qui le méprisaient un peu, même s'ils lui ont construit ce tombeau de luxe, sont allés valser dans la cendre.

— Il était roi...

— Un roitelet, un antrusion, un jouet des grandes puissances, un dynaste attardé de conquérants brouillons sur un trône mal conquis, un pion sur l'échiquier de Rome, congédiable à merci. « Je joins la Cilicie à votre Commagène ». Mais le lendemain : « Allez donc un peu vous promener ». Il régna, et il déplut. Ou bien il voyageait parce qu'il ne comprenait rien à son peuple. Grec pour ses sujets d'Asie mineure, oriental en Grèce. Une sorte d'Américain jobard et plein aux as...

— En tout cas il a bien choisi son coin.

— Oui. Comme il n'était qu'un regard, il a choisi de le pétrifier ; ou bien on l'a pétrifié pour lui.

- Le Roi est bien philosophe, ce matin.
- La philosophie est tout ce qui me reste, mon petit.
- Et le regard.
- C'est la même chose. Mais il me faudrait un peu plus de lumière, pour faire une photographie.
- Vous allez devenir un vrai touriste, vous aussi ?
- On dirait que nous allons avoir l'occasion de voyager... Autant tâcher d'en profiter ».

Nous avons gagné le promontoire rocheux, à une centaine de mètres en avant du monument et légèrement en contrebas, face à l'Acropole, au Lycabette et à la ville entière. Roman est debout sur la pierre, jambes écartées. Il tient son appareil des deux mains, devant lui, à hauteur de son ventre. C'est un vieux Kodak noir, carré comme une petite mallette, qui appartenait à sa mère.

« Rien à faire. Toujours pas assez de lumière... »

Le Parthénon n'en finit pas de se débarrasser de la nuit. Il est blanc, mais d'un blanc trop pâle pour impressionner la pellicule. C'est un blanc sans éclat, sans blancheur, et qu'on dirait un gris.

« Le soleil sera là d'une minute à l'autre, maintenant. Regardez, il va paraître sur le flanc gauche de l'Hymette. Le ciel est déjà rose, de ce côté-là. Vous devriez photographier ça, le premier morceau de soleil qui va dépasser. Est-ce qu'on peut photographier le soleil ?

— En principe non, mais à cette heure peut-être que oui, quand il est si faible. Je vais essayer ».

Et de fait il a pris deux ou trois clichés du gros disque doré qui se dégageait de la montagne, progressivement mais vite, au point qu'on le voyait effectivement bouger. A peine avait-on aperçu tel infime arc de cercle que déjà c'était un plein cintre, parfait quoique incliné, prêt à s'élever encore dans le ciel bleuissant. Le paysage, grâce aux obliques de la lumière, prenait une épaisseur, l'air un relief, la ville un volume.

« De toute façon, ce n'est pas d'ici qu'il faut venir voir le lever du soleil sur l'Acropole, puisqu'on est à contre-jour. Tenez, les colonnes du Parthénon sont encore plus sombres que tout à l'heure, maintenant que leur autre face est exposée... Nous aurions dû monter plutôt au Lycabette.

— Merci bien... »

Le Roi m'avait-il réveillé ? Je crois que non, même pas. Moi non plus je ne dormais pas quand je l'avais entendu pénétrer dans le bureau, au bout des appartements qui ont été mis à sa disposition et à celle de la Reine par le roi de Grèce, au palais. Depuis longtemps je me tournais et me retournais entre mes draps, dans la petite chambre, attenante, qu'on m'avait attribuée en ma qualité de secrétaire privé. Mes fonctions officieuses d'historiographe ne me valent, elles, que des incertitudes.

Le *Caronia* avait mouillé au Pirée une vingtaine d'heures plus tôt, dans la matinée du 22 juin (1), donc. Je suppose qu'il faut compter au nombre de nos chances d'avoir pu conserver du moins, dans le désastre, le yacht royal. Du minuscule bureau de poste de Sholtö, le 18, j'avais moi-même télégraphié à son capitaine, à Constanza, d'avoir à se tenir prêt pour l'embarquement du Roi et de sa suite. Je m'étais délibérément abstenu d'écrire « et de son gouvernement », crainte d'exaspérer à l'excès les nouvelles autorités de Back, leurs protecteurs soviétiques et leurs amis roumains. En fait il est probable que telle ou telle formule n'aurait rien changé. Dans la confusion du moment, personne à Back n'avait eu l'idée, sans doute, d'intervenir auprès des Roumains pour les inciter à arraisonner le *Caronia* dans leurs eaux territoriales, qu'il avait gagnées les jours précédents, depuis la Turquie, sur l'ordre exprès de Sa Majesté. Il n'a guère été question dans la presse, ces dernières années, du beau navire de plaisance construit pour Pierre I<sup>er</sup> en 1931 ou 1932. Il occupe

---

(1) 1948 (*Note de l'Éd.*).

peu de place dans les esprits. Il n'a servi, depuis la guerre, qu'à une ou deux discrètes croisières de la reine Hélène et de son entourage en Méditerranée. Une fois Smaadj et toute l'Esthénie annexés à l'Union soviétique, les passagers royaux, généralement, montaient à bord à Constanza. Mais les ports d'attache habituels du *Caronia* étaient plutôt Istanbul, Le Pirée, Naples ou même Cannes. J'ignore comment ont vécu dans ces villes étrangères, des mois durant, le capitaine, les membres de l'équipage et ceux du personnel, qui tous appartiennent encore à notre pauvre marine nationale militaire, pour ainsi dire défunte. Ils comptent ainsi parmi les ultimes représentants officiels sur les mers d'un pays aujourd'hui dépouillé de toute façade maritime. Ils ont maintenu leur bateau, en tout cas, leurs uniformes et leur discipline, dans un état d'entretien parfait, qui nous a surpris. Leur loyauté jusque dans la crise ouverte, elle, nous a touchés. Elle nous inspire aussi, hélas, quelque inquiétude quant à leur sort. Tous ces marins, esthéniens pour la plupart, risquent d'avoir le plus grand mal à rentrer un jour chez eux, où sans doute ils seraient exposés à de sérieux dangers. Plus ils tarderont, plus le péril pour eux sera grand. Je sais que Roman a l'intention d'autoriser ceux qui le désirent à regagner la Caronie ou les provinces perdues, et de subvenir aux frais de leur voyage de retour. Quant aux autres, et à propos de frais, il faut bien songer qu'ils vont s'ajouter au nombre déjà considérable de personnes qui sont d'ores et déjà à la charge du Roi.

La traversée de la Roumanie, en train, depuis Torgă jusqu'à Constanza, s'est effectuée sans encombre, de nuit. Nous n'avons été arrêtés nulle part et nous n'avons vu personne. Nul doute qu'il s'agisse là d'une attitude délibérée de Bucarest. La municipalité de Constanza, représentée par un adjoint glacial, mais correct, arborant ostensiblement l'insigne du Parti, a fait mettre à notre disposition des voitures qui nous ont transportés sans perdre un instant de la gare

jusqu'au port. Peut-être après tout le gouvernement roumain s'était-il inquiété auprès des gens de Back de ce qu'ils voulaient qu'on fit du *Caronia* ; mais alors la clique unioniste, n'ayant jamais en tête depuis le début que de se débarrasser de nous au plus vite, sans incident, avait probablement estimé que de laisser partir le yacht n'était pas trop cher payer ce résultat. Toujours est-il que nous avons quitté Constanza tous tampons officiels dûment apposés.

Le 19, à la nuit tombante, nous nous engageons dans le Bosphore. Je n'avais jamais vu Istanbul, et j'ai d'abord eu l'impression que j'arrivais juste à temps pour la voir s'abîmer dans le détroit. Ce n'étaient, sur une distance qui m'a paru infinie, qu'interminables palais de toutes les époques, ou plutôt de tous les styles, car la plupart n'ont guère plus d'un siècle, m'a-t-il semblé ; mais tous sont plus délabrés les uns que les autres. On les dirait vides, abandonnés, béants, à moins qu'ils ne soient occupés par tout un petit peuple coloré, envahissant et misérable, qui étale son linge et ses cris d'une fenêtre à l'autre. De longs grillages ébranlés séparent de l'avenue les façades lépreuses, ou bien c'est directement sur l'eau qu'elles se dressent : elles s'affaissent vers elle, qui pénètre entre leurs arcades, leurs volets, leurs lampadaires, leurs pilastres, et qui sans doute vient clapoter au fond des salons bas où rêvaient jadis, sous l'éventail, les femmes enfermées. Nous avons jeté l'ancre à l'entrée de la Corne d'or. Le Roi et la Reine ont dîné à bord avec la princesse Rodolphe, le comte Wallas, le général Wolfö, la comtesse Lenyi, tous les ministres, le capitaine Sik et moi. Nous avons passé la nuit à quai. Roman et Diane, le matin, sur le pont, admiraient rêveusement le panorama, Sainte-Sophie, le pont de Galata, les Eaux-Douces d'Asie.

« Peut-être Votre Majesté pourrait-elle mettre pied à terre et passer ici un certain temps, ne serait-ce que quelques jours, ai-je dit au Roi.

— Eh non, Homen, réfléchissez, souvenez-vous de

l'Histoire. Ces gens-là ont occupé la Caronie pendant quatre siècles et plus. Que le roi de Caronie ayant perdu son trône aille demander asile auprès des Turcs ferait la plus fâcheuse impression à Back.

— Mon pauvre ami, a dit Diane, j'ai bien peur que vous ne fassiez pas la moindre impression à Back, bonne ou mauvaise, jusqu'à nouvel ordre... »

C'était peut-être un peu rudement tourné, mais il est peu vraisemblable, en effet, que les journaux à la botte de l'occupant soviétique et de ses larbins unionistes nous accordent la plus mince attention, et daignent informer leurs lecteurs de nos faits et gestes.

« N'empêche, il y a l'Histoire, la suite de l'Histoire. Nous devons nous souvenir d'elle.

— Espérons qu'elle nous le rendra ! »

Deux heures plus tard le *Caronia*, étincelant, fendait donc la mer de Marmara, en direction des Dardanelles. Et le 22 au matin il se présentait devant le Pirée. Nous avions attendu un long moment en haute mer, à l'aube, une heure convenable pour aborder, car nous savions que les souverains grecs seraient sur le quai pour nous accueillir. En effet le roi Paul et la reine Frederika, entourés de leurs enfants, nous ont reçus très gentiment et simplement. Ils ont traité le Roi et la Reine, qui ne leur sont alliés que de très loin, comme de tout proches parents. Toute notre petite troupe a été conduite par une cohorte de voitures officielles jusqu'au palais royal, mais Roman et Diane n'y sont restés que très peu, le temps seulement de prendre possession de leurs appartements, avant de repartir pour déjeuner à Tatoï, la résidence privée de la famille royale grecque, au nord d'Athènes.

Le roi Paul a déjà accueilli dans sa capitale, il y a quelques mois, le malheureux Michel de Roumanie, qui s'y est d'ailleurs marié, en avril. Il est probable que les souverains des Hellènes sont d'autant plus portés à la commisération à l'égard de leurs collègues balkaniques qu'ils voient en eux

l'image du sort qui les menace. La reine Frederika elle-même a fait le coup de feu contre les partisans, sur les pentes de l'Olympe et du Pinde. Elle ne s'en porte apparemment pas plus mal, et elle doit sans doute à ses campagnes son teint hâlé et sa formidable énergie. La monarchie grecque, contrairement à ses cousines du nord, est solidement protégée par les Anglais et surtout, maintenant, par les Américains. Le général en chef des troupes américaines dans le pays est venu à Tatoï pour présenter ses respects au Roi, qui a également reçu, en présence de son propre Premier ministre, Méthode Binkä, le premier ministre grec, le presque nonagénaire M. Sofoulis. Roman s'est mis dans la tête que la rupture entre les États-Unis et l'Union soviétique, consommée ces jours-ci par l'affaire de Berlin, aurait transformé l'attitude de Washington à son endroit, pour peu qu'il eût été encore à Back, et que les Américains n'auraient pas hésité à soutenir vraiment sa cause et celle de la démocratie parlementaire s'il s'était maintenu sur le trône quelques jours de plus. C'est sans doute l'une des raisons de son insomnie.

*Son malheur était bien réel, solide,  
spacieux, si soigneusement capitonné  
qu'à en sortir un seul instant il eût  
craint les courants d'air, ton sourire, le  
ciel bleu, la mort : la moindre petite  
joie l'aurait mis en pièces.*

Dragomir Verfatig,  
*Monsieur Golop.*

Voilà, ce n'est plus l'aube. C'est déjà le matin d'azur, de transparence et d'or. Les toutes premières voitures passent à nos pieds, des bicyclettes, un marchand de babioles sur un âne, deux ou trois jeeps, un camion militaire américain. Des hauteurs de Plaka nous arrivent des cris de coqs qui se répondent et se mélangent à de lointains aboiements, à de soudaines pétarades de motocyclettes, à des claquements de volets métalliques. Une femme en robe de chambre et bigoudis, sur un toit plat, bat un tapis. Un ménage de tout jeunes mariés, peut-être, paraît sur un balcon d'un immeuble presque neuf ; elle est en combinaison de couleur chair, lui n'a passé que le bas d'un pyjama rayé ; il est mince, plutôt musclé, très brun, extraordinairement velu. Un vieil homme aux jambes pliées transporte avec effort deux arrosoirs entre les tombes blanches d'un cimetière à flanc de colline, sous les exclamations muettes, groupées, des cyprès noirs.

L'ordre et le temps se regardent. Tout sera là demain : les mêmes gestes, les mêmes ombres, la même attente de rien. Marbres, désirs, travaux, vains espoirs et les pas sur le sable : la même éternité les affecte.



Si ROMAN ROI c'était en quelque sorte *La Chute*, ROMAN FURIEUX ce serait *Après la Chute*. Le Roman qu'on a vu régner tant bien que mal, parmi les intrigues, les drames, les passions et les crimes, sur ce royaume obscur et menacé, la Caronie, voici qu'il a maintenant perdu son trône (1948). Il pourrait perdre bien autre chose, l'amour, une certaine idée de soi, la foi, l'espérance et la tête ; et devenir ainsi, comme le Roland de l'Arioste, proprement fou *furieux*. S'éloignant toujours plus de sa patrie, de la femme qu'il aime, de son rôle, de son destin et de lui-même, il n'a plus pour histoire qu'une errance de tous les exils. Du moins le mène-t-elle, à travers les lieux les plus beaux, Athènes, Ravello, Florence, Paris, l'Auvergne, les côtes de Cornouailles ou celles de Galice, les hautes solitudes de la Castille romane ou les jardins du Portugal. Il ne peut se retrouver, ou se perdre définitivement avec elles, que dans la métropole des illusions, Hollywood. Ce ne sera que l'avant-dernière étape.

*Jean-Renaud Camus, né à Chamalières en 1946, a publié jusqu'à ce jour une douzaine de volumes, romans, essais, journaux de voyage ou chroniques autobiographiques. ROMAN ROI, paru en 1983 aux éditions P.O.L et en 1984 dans la collection Points Seuil, a été salué par la critique comme un « très grand roman politique... une fiction génialement drôle. » (L'Express).*



Photo de couverture : Renaud Camus.  
Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN : 2-86744-076-9

F1 0076-87-1  
Extrait de la publication

125,00 FF